

Ducroc-P.
Entre la peur et le désir

André Vanasse

Volume 17, Number 4 (100), July–August 1975

100 fois sur le métier...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30974ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vanasse, A. (1975). Ducroc-P. Entre la peur et le désir. *Liberté*, 17(4), 45–56.

Ducroc-P. : **entre la peur et le désir**

(Bon Dieu de merde ! Qu'est-ce que j'ai fait.)

Ducroc-P. est dans tous ses états. Il ne sait pas trop quelle attitude prendre. Il est là devant Charles, l'air un peu niais et combattant sa gêne par des propos plus ou moins incohérents mais qu'il veut à tout prix brillants et percutants.

Pourquoi donc a-t-il avancé puis subitement retiré sa main du genou de Charles ? Qu'est-ce qu'il lui a pris au juste à ce moment précis de la conversation. Parler de Derrida n'a pourtant rien de particulièrement érotique. Pourquoi alors cette poussée subite ?

Ducroc-P. ne pourrait pas le dire. Cela s'était passé d'une façon fulgurante sans qu'il n'y puisse rien. Une force incontrôlable, venue du fond de sa personne et qui s'était transmise à son bras. Il n'avait pas eu le temps de réagir sinon à la toute dernière minute. Il avait brusquement arrêté son geste au moment précis où sa main tremblante allait caresser cette cuisse grasse et forte.

(Bon Dieu de criss ! S'il fallait que Charles s'en soit rendu compte et qu'il aille faire courir le bruit que je suis une tapette. Le sacrement je l'écrase comme une punaise. Je le ferai baver comme jamais il n'a bavé dans toute son existence !)

Et son oeil fuyant cherche dans tout le corps de Charles un indice qui pourrait lui révéler qu'il a compris ce geste.

Mais Charles est là bien calmement assis, la face fendue de ce sourire dont on ne sait jamais s'il est niais ou suprêmement intelligent. Tout cette masse ne parle pas pour l'instant à l'oeil inquiet de Ducroc-P. Ce qu'il voit plutôt c'est cette chair rose et dodue qui lui a fait perdre contenance quelques instants auparavant. Charles ressemble à un heureux Bouddha. Il a cette rondeur, cette blancheur qui plaisent tant à Ducroc.

(Que puis-je faire contre ces longs cheveux blonds? Contre ces magnifiques yeux bleus et cette bouche riieuse? Que puis-je contre ce corps qui semble à tout propos me faire des avances candides? Oh! mon Dieu! mon Dieu! me laisser aller une fois dans ma vie, toucher, caresser cette peau rosée, la baiser de mes lèvres...)

Mais Ducroc se sent pris au piège de ses propres fantasmes. Ce corps est-il innocent ou pervers? Que dit-il dans ses gestes ambigus? Il ne le sait pas. Il cherche depuis toujours à comprendre mais il n'y parvient pas. Certains jours, il est persuadé que Charles n'attend qu'un geste de lui pour éclater comme une grenade violente et sucrée aux quatre coins de son univers en feu.

(Mon Dieu! Cette voix qui m'attire comme une sirène, qui se glisse comme un chaud serpent au creux de mon tympan. Je suis pris, envoûté, ensorcelé par ce philtre d'amour ambre et bleu qui pénètre mon corps et réchauffe mes veines. Mon Dieu! Mon Dieu! Que vais-je devenir? Je sens aux jointures, aux coudes, aux genoux comme une molle faiblesse, comme un tremblement secret.)

Et Ducroc souffre. Immensément. Il combat avec douleur ces bouffées inattendues qui inondent violemment tout son être. Entre lui-même et lui-même se joue un jeu cruel et déchirant. Ducroc se flagelle le dos, se scilice la taille. Il ne faut pas qu'il cède.

(... si je me trompais? Si je faisais un faux pas? O malheur, ô désastre!)

Tout son corps enregistre ces secousses, les digère, les vomit ensuite, car Charles n'est qu'un maillon de la chaîne. Il est, pour l'heure, que la concrétisation momentanée de son

obsession. Avant lui, n'y a-t-il pas eu Louis, et avant Louis, Bernard ?

Mais à chaque fois Ducroc s'était arc-bouté. Il avait résisté courageusement à la tempête, à l'ébranlement de tout son être. En retour, il avait dû payer cher cette résistance. Son corps avait, bien malgré lui, accepté ce refus. Mais il s'était révolté à sa façon. Il parlait donc non seulement à Charles, comme il avait parlé à Bernard ou à Louis mais à tous. Il disait le déchirement et le désarroi de Ducroc. Bien sûr, il le disait en termes équivoques mais il le disait quand même, le criait même !

Alors partout où Ducroc-P. passait, que ce soit dans les cinémas, les boîtes à la mode, dans les corridors, on avait toujours cette impression qu'il était un espion sur le point d'être démasqué. Ducroc avait ce quelque chose d'étrange qui le rendait suspect. Personne ne restait insensible à sa personne : cela allait du dégoût le plus franc à la fascination la plus inexplicable.

Et quand Ducroc parlait c'était encore pire. Tout son corps le suivait dans sa parole. Il était mu par une énergie secrète et diabolique. Sa bouche se crispait en une moue douloureuse et la machine se mettait soudainement en branle. On voyait Ducroc se tordre, onduler comme un serpent, entreprendre une danse sur place qui visait essentiellement à hypnotiser celui à qui il s'adressait. Tout à coup son visage grimaçait et il crachait furieusement son venin. Tout cette mimique ressemblait à un hideux orgasme.

Peut-être en était-ce un ? Qui pouvait connaître les mille et un détours de la mécanique humaine ? Chose certaine, Ducroc éprouvait, au moment où il éclaboussait son interlocuteur de ses méchancetés, une jouissance douloureuse et souveraine. Il se sentait alors tout à fait invulnérable.

Avec Charles, c'est différent. Entre eux deux s'est établie une heureuse complicité qui lui permet une certaine liberté d'action (... pourquoi donc me plaît-il tant ? Pourquoi donc lui ouvrir mes portes d'acier cadénassées ? ...)

Ducroc-P. est ennuyé. Il a posé ce geste dont il ne saura jamais comment il a été perçu par Charles. Ce bouddha

en extase détient sur lui une main furtive contre laquelle il ne peut rien. En tout temps il peut la lui renvoyer comme un boomerang. Ducroc s'inquiète, se tord sur son siège et soudain son oeil brille. Il a compris qui si Charles veut le mettre au pilori, il lui en coûtera cher.

(... Charles ! mon pauvre Charles. Tu te méprends. Tu m'accuses de tes propres fantasmes. C'est toi qui aurais souhaité que ma main caresse tendrement ta cuisse. Tu prends tes désirs pour des réalités. Pauvre Charles, tu me fais pitié. Tu n'es qu'un homosexuel terrorisé. Tu n'as pas le courage de tes actes et tu sombres dans la folie de tes désirs. Je l'ai bien compris, moi, en voyant ton visage s'irradier à l'approche de ma main. Ce geste, innocent et amical, tu l'as défiguré avant même qu'il soit posé. Tu en as fait un acte pervers. Tu me dégoûtes, Charles. Tu me fais chier avec tes allures d'innocent tordu. Je ne veux plus rien savoir de toi Charles. Disparais de ma vue sinon je te réduis en mille miettes...)

Ducroc a tout vu dans sa tête. Il a tout compris. Il sait que Charles ne pourra rien contre lui. Il détiendra toujours la balance du pouvoir. Il est même sûr que Charles ne tentera rien contre lui. En fait ce geste n'existe plus et Charles, Ducroc le sait trop bien, redoute trop sa puissance et sa fureur pour oser s'emparer de cet acte manqué et le lui renvoyer en plein visage.

Et voilà que le corps de Ducroc, momentanément vaincu se redresse et reprend sa forme habituelle. C'est par la parole et les yeux que Ducroc-P. récupère son geste et l'annule.

— Tu sais pas qui j'ai vu hier. Au chat qui miaule ? Jean-Louis avec un jeune imberbe. Cette horrible vieille pédale se promenait par la main avec un niais puceau. Je te jure que c'était triste à voir. Et après ça, ce minable Jean-Louis viendra me faire la morale en me traitant de petit bourgeois décadent. Il me fait pitié à la fin. T'aurais dû lui voir la face. Il en chiait dans ses culottes !

(... ô l'immense plaisir de prononcer ces paroles. O ce magnifique mot « imberbe » lancé sur la joue rosée de Charles et ce trouble qui le trahit et ce sourire forcé sur lequel Charles tire de toutes ses forces. Tire Charles. Tire. Arrache-toi les

muscles, montre-moi dans toute sa splendeur ton insupportable malaise. Je suis le prince d'Aquitaine à la tour abolie. Je suis le Napoléon vaincu des Lettres québécoises. J'écrase quiconque ose s'aventurer sur le secret terrain de mon existence. Je tue de mes mots, de mes yeux tous ceux qui pénètrent sans ticket dans mon antre sacré...)

— Sur ce, mon cher Charles, je te quitte. J'ai d'autres... chattes à fouetter ce soir ! Chacun ses plaisirs, non ?

(... magnifique Ducroc ! magnifique ! Tu es un génie. Regarde ce Charles qui retraite sans pouvoir dire un seul mot. Tu le tiens dans ta main comme un moineau blessé. Il grelotte, il picore faiblement au creux de ta paume. Ducroc, tu es un génie. Rien, personne ne peut quoi que ce soit contre toi. Et quiconque s'y essaie meurt foudroyé. Eloignez-vous minables. Fuyez ma foudre terrible sortie tout droit de mon sceptre igné. Malheur à celui qui approche de trop près. Il paiera de sa vie son acte sacrilège !)

Ducroc est assis à son bureau et savoure sa victoire. Il est là immobile, le visage irradié d'une joie indicible. Il a vaincu. Il a changé une défaite en une victoire certaine. Il est en extase. Son esprit quitte momentanément son corps pour reculer quelques minutes dans le temps. Il est à nouveau avec Charles avant qu'il retraite de son bureau. Il revit intensément les derniers instants de sa conversation. Quel plaisir profond il éprouve.

Mais lentement le temps reprend ses droit et parmi le flot d'images qui éclate sur l'écran de sa rêverie voici qu'apparaît, inattendu, le visage en feu de Claudine. Elle ne parle pas. Seules ses narines battantes lancent de cruelles paroles chauffées à blanc. Cela sort à chaque battement comme des boules de feu lancées dans l'espace. Et c'est tout son corps qui apparaît soudain à Ducroc. Claudine est nue et brille comme une ampoule incandescente et Ducroc, fasciné, voit dans cette lumière aveuglante les veines rouges et striées d'or circuler à travers tout son corps en flammes.

(Je suis un enfant devant toi Claudine. Tu m'aveugles. Tu me brûles les entrailles et je meurs et remeurs en toi avec le sourire de l'enfant repu. Que puis-je pour toi ? Tu veux que

je devienne ton tapis persan, ton soulier d'or aux écailles éclatantes ? Je suis prêt à tout. Je me ferai charbon pour mieux maintenir la chaleur de ton corps. Aime-moi Claudine. Aime-moi.)

Ces paroles Ducroc ne les a jamais dites. Mais il les a pensées bien souvent. Plus maintenant, bien sûr, mais autrefois, au tout début quand il était fasciné, terrorisé par son long corps et par ses seins si durs et si chauds. Comment aurait-il pu oublier cette poussée volcanique ressentie au plexus solaire et cette irruption qui le balayait tout entier.

Entre eux deux aujourd'hui la ficelle sacrée qui les retenait s'est finalement brisée. Et c'est avec dégoût que Ducroc songe qu'il doit rentrer chez lui et retrouver cette horrible Claudine.

Que s'était-il donc passé ? Quand il y réfléchissait (il le faisait rarement) comme mue par un dé clic automatique, c'était toujours la même scène qui lui apparaissait. Toujours cette chambre avec ses meubles antiques et son lit à baldaquin. Toujours aussi ce tonitruant mépris : « Ducroc, tu me fais chier, tu fais l'amour comme une grenouille. Tu pourras jamais me faire jouir un de ces jours, maudite pâte molle ? » Et Ducroc se revoit avec ce sourire qui lui barre les joues et cette rage qui lui brûle les yeux. Et il voit encore plus clairement, pendant que nu, les bras ballants et s'appêtant à retraiter lâchement de la chambre, cet index et ce majeur peints en rouge... (Oh ! l'horrible vision. Oh ! ce cœur qui lui défonce la poitrine)... qui tournoie rageusement sur un noir pubis. Et comme malgré lui, l'oeil coincé dans l'entrebaillement de la porte, il voit ce corps secoué par des ondes électriques... (comment oublier ce bassin maudit qui se meut de bas en haut et de haut en bas, meuglant et beuglant et appelant encore et encore... perdre tout contrôle et sombrer dans le mystère épileptique de l'orgasme.

(Oh ! mystère de la Femme. Quel moteur caché l'actionne ? Où est le fil et la fiche ? A combien de cycles tourne-t-il et où se cachent les milliers de volts qui l'animent ?)

Et pendant que Claudine basculait dans un dernier râlement, Ducroc-Letendre avait senti s'ouvrir à ses pieds un

immense cratère... (comment expliquer qu'au moment où elle geignait, il ait entendu le même gémissment, la même plainte qu'il entendait dans la chambre d'en face, là où son père et sa mère dormaient?)... Et du tréfonds de sa personne un cri était monté qu'il avait, en ravalant et en bandant tous ses muscles, repoussé au fond de l'estomac.

Ducroc-P. oublierait-il un jour ce mouvement de tête qu'elle avait eu... (elle disait non ! non !) ... et ce souffle qui s'amplifiait comme un immense raz-de-marée ? Oublierait-il ce cri, le sien, qui lui montait à la gorge comme un haut-le-cœur et qui s'était coincé dans l'oesophage ?

(Oh ! maman ! oh maman ! Je suis perdu. Je ne comprends plus rien. Explique-moi le mystère de la vie et la loi du cri. Où est la joie, où est la souffrance ? Maman j'ai peur. Je voudrais tant comprendre et ne pas trembler.)

— La sacrament je la tuerai !

C'était un flot de violence contre sa mère. Il la détestait soudain. C'était elle qui l'avait assassiné de sa terrible bonté. Jamais il n'avait pu échapper à ses détestables griffes de velours. Elle le dodichait, lui peignait sans cesse ses longs cheveux blonds et bouclés... (ah ! l'humiliation. Ces cheveux longs conservés jusqu'à l'âge de cinq ans ! Méchante maman, je te déteste. Tu me traites comme une poupée. Je te mordrai un jour. Je te mangerai d'une seule et énorme bouchée !) ... Elle le parfumait, l'entourait comme une momie d'un fil d'or et sentant le musc dont il n'avait jamais pu se défaire. Pour elle, il avait tout fait : des études brillantes, des dessins primés, des récitations de poèmes à la fin de l'année... (maman chérie, tu es tout pour moi. Je t'aimerai toujours. Je te marierai et nous partirons tous les deux seuls et loin, loin dans les pays du Sud)... Il s'était livré pieds et poings liés à cette vampire aux dents sucrées... (pourquoi maman tu veux pas que j'aie dormir dans ton lit ? J'ai peur la nuit. Je dormirais si bien avec toi. Dis oui maman, dis oui.)

Et Ducroc-P. rêva qu'il torturait sa mère. Il était muni d'un fouet et tenait dans l'autre main un effrayant cimenterre. Vêtu comme un Turc, de cette veste sans manche et entrouverte sur sa poitrine velue, il faisait claquer son

fouet. Elle était là, la garce, dans le coin de la pièce dénudée. Elle était à genoux et pleurait, terrorisée devant la hargne et la cruauté de ce fils déchu . . . (Ducroc, Ducroc, qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Je t'aime tant. Tu es mon unique consolation. Je t'ai tout donné. Je t'ai aimé comme pas une mère n'a aimé son fils. J'ai tout sacrifié pour toi. Oh Ducroc ! pourquoi me détestes-tu à ce point ?) Et lui, arborant une impressionnante moustache noire, ayant le crâne rasé sauf à l'occiput où une longue tresse prenait naissance, la regardait d'un air farouche . . . (ah ! le plaisir du fouet qui claque. Et cette chair qui éclate et laisse pisser le sang rouge et cette grimace sur le visage en sueurs et ces larmes qui se mêlent à la sueur et au sang. Je te déteste, vieille pute. Clac ! Je te tuerai, garce ! Clac ! Je te noierai dans ton sang. Clac ! . . . Oh ! ces yeux qui implorent et qui parfois animés lancent des flammes et tout ce corps qui se raidit et qui se tord et qui se convulse à chaque coup. Et ce cimenterre qui brille et qui fend l'air en sifflant et qui de sa pointe acérée coupe le bas-ventre. C'est d'abord une raie rouge puis la poche s'ouvre lentement et mêlées au sang ce sont les entrailles qui se fraient un chemin dans l'ouverture devenue béante. Cela pue d'une odeur chaude et écoeurante.) Et voici que la mère terrorisée, l'oeil hagard, tient à deux mains ses boyaux gluants . . . (Que peut-il encore faire ce fils dément ? Il a touché les extrêmes. Il m'a assassinée) . . . Mais le cimenterre siffle à nouveau dans l'air et c'est la main gauche qui, d'un coup, se sépare du poignet . . . (Vision de ce bras qui se lève, de ce bras sans main d'où le sang jaillit comme une fontaine pendant que la main droite tient encore cette main gauche détachée et rouge de sang.) Le cimenterre siffle encore et frappe et frappe encore. Et c'est la merde et le sang et les os qui volent au plafond et s'éparpillent aux quatre coins de la pièce et c'est Ducroc qui tout en sueurs, criant, pleurant, rageant en est tout éclaboussé.

Au centre de Mathilde, il y a un trou immense et immonde. Mais dans un dernier effort, Ducroc, tenant à deux mains son cimenterre fait sauter la tête qui, lentement, roule par terre . . . (Pourrais-je oublier ces deux grands yeux vides et cette bouche ouverte et ces dents rouges ?)

Ducroc sort enfin de sa rêverie. Son auto, comme un chien docile, l'a mené à Ville Rempart où il habite. (Il faudra donc toujours rentrer dans cette maison ?) Mais d'un coup de volant, Ducroc bifurque et quitte cette morne banlieue. (Un peu de solitude. J'ai trop besoin de repos et de paix. Je veux oublier ces images en moi qui bourdonnent et m'assassinent.

Ducroc conduit d'une seule main. Sa main droite touche son sexe, le caresse lentement. Il sent comme une vapeur trouble lui monter à la tête. Tout son corps est bandé. Trop de pression sur lui. Trop de tension. Il lui faut libérer ces démons qui lui coupent le souffle. Et il s'arrête machinalement près d'un sous-bois. Là tout est calme et Ducroc fait glisser la fermeture-éclair de son pantalon. Du bout des doigts, il tire la peau de son sexe vers le bas. (Toujours la même douleur, toujours !) tandis qu'avec la paume de l'autre, il se frotte le prépuce (toujours ce même choc qui lui traverse le corps comme une aiguille). Puis tout à coup, la bulle éclate, et c'est Claudine qui lui apparaît. Elle est là dans son grand lit à baldaquin et il voit ses ongles rouges et sa tête qui non ! non ! non ! Et c'est le premier spasme à l'abdomen. Tous les muscles de ses cuisses se durcissent et ses pieds s'écrasent au plancher de l'auto. (Toujours cette maudite chambre et cet exécrationnel lit à baldaquin et Claudine qui pleure et qui gémit : « Je suis seule ! Je suis seule ! Mon Dieu que je suis seule ! Ducroc je te hais. Tu as quitté mon lit. Tu t'es réfugié dans ta tour et tu restes des nuits entières à manger les étoiles. Je te hais Ducroc. Tu n'es qu'une flaque visqueuse et dégoûtante. Tu n'as pas de sexe. Tu n'as pas d'âme. Tu n'as jamais aimé et n'aimeras que toi. Pendant que mon corps se consume, tu promènes tes doigts sur des livres poussiéreux. Tu m'écoeures Ducroc. Je te tuerai un jour. Je te ferai payer cher ta royale indifférence ».

Et pendant que Ducroc se triture violemment le sexe, et pendant que son visage grimace de douleur et de joie, voici qu'une autre bulle éclate : C'est LUI, c'est Charles qui entre dans la chambre pendant que Claudine toute tremblante lui tend les bras et l'implore des yeux... (« Charles, enfin. Te voilà Charles. Je t'attendais depuis si longtemps. Regarde mes yeux. Regarde mes doigts. Ils sont rouges de ton absence. Je

ne croyais jamais que tu viendrais. J'étais sûre que tu ne m'avais pas remarquée. J'étais sûre que tu avais oublié cet instant précieux où, par mégarde, j'avais touché ta main. Tu te souviens du verre de vin renversé ? Tu te souviens ? Et mon sein qui a frôlé ton épaule pendant que je versais le sel sur la nappe de dentelle. Oh ! chaleur de ton corps. Oh ! plaisir du toucher mâle. J'aurais voulu me jeter sur toi et mourir là, devant Ducroc hébété, toutes jambes ouvertes sur la table de la salle à manger. Pourquoi avoir mis si longtemps à défoncer la porte de ma chambre ancienne. Pourquoi m'avoir fait languir et dépérir ? Tu es cruel, Charles... ou peut-être un peu timide. Sois sans crainte Charles. Je suis la veuve d'Aquitaine. Je m'appelle Ophélie. Je glisse sur les eaux du fleuve et mes cheveux sont doux à celui qui les touche. Ma peau est moite et fraîche. Vois. Tous mes pores t'appellent. Approche-toi. Sens. Tu comprends leur langage ? Charles, mon amant en fuite, n'aie pas peur. Approche-toi. Pose ta main sur le rebord de mon lit. Viens. Viens Charles. Aime-moi. Entre au fond de mon sein. Viens connaître la douce chaleur qui s'y cache et qui t'attend depuis si longtemps. Oh ! Charles, j'ai le goût de toi. Si tu savais comme j'ai le goût de toi. »)

Et voilà que Charles, la joue rosée, s'approche timidement du lit de Claudine. (Charles ! Charles ! Que fais-tu ? Que fais-tu ?) Il est nu et beau, le sexe dressé. Il s'étend près de Claudine, lui prend tendrement la main. Puis les deux découvrent lentement leur corps. C'est la main de Charles qui glisse sur le ventre de Claudine, touche la cuisse, effleure à peine le sein qui se dresse violemment à l'appel. (oh ! bouton de rose dressé tout à coup dans sa cape marron. Oh ! mamelon qui pointe et qui voudrait agripper la main chaude du mâle.) Puis c'est la main de Claudine qui touche, fascinée, le ventre dur et bombé du mâle. (Mystère de cette région sans ovule et sans matrice qui cache une puissance secrète et tant aimée.) La main touche le poil, se promène puis bifurque vers la fesse. Et voici que leurs lèvres se rapprochent et se fuient. (Cruelle vision des dents blanches qui lancent des éclairs dans la pénombre de la chambre et de ces langues qui se nouent, se dénouent, courent sur la joue, sur l'épaule et le cou.) Les deux

s'emmêlent, font des noeuds et dans le mouvement des jambes et des bras, toujours ces ventres qui se gonflent et se dégonflent. Le bruit s'amplifie et à chaque expulsion on entend comme un début de râle. (Mystère ! Trois fois mystère dans ces sons inintelligibles. Quelle image lointaine se tapit en eux).

Et voici que Charles s'allonge sur Claudine. (Comment ne pas voir les muscles des fesses et des cuisses qui vont et viennent au rythme du coeur qui bat. Ah ! fermer les yeux sur les ongles rouges de Claudine qui s'agrippent au dos de Charles comme une naufragée. Que le temps est long. Que cela dure et dure !) Et soudain un cri explose des deux bouches en même temps et voici que la chambre vole en éclats pendant que les deux corps sont secoués par les mêmes ondes cosmiques. (Ah ! mon Dieu voir la tête de Charles qui se secoue comme si elle était détachée de son tronc ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu !)

Et l'oeil de Ducroc chavire. (Oubliera-t-il cette auto qui passait au même moment et l'enfant aux yeux bleus tendres qui le regardait ?) Ducroc éclate et crache son sperme à tout vent. (Maman ! maman ! pourquoi m'as-tu abandonné. Maman, je t'aime. Je t'en prie, caresse mes cheveux. Berce-moi. Je suis si seul et si triste.)

Ducroc tente de retrouver son souffle. Son coeur bat trop vite. Il a peur. Il lui faut à tout prix reprendre ses sens et récupérer tous les morceaux de son corps. Vite, il faut faire vite. Un à un, les jambes, les bras, la tête retrouvent leur place respective. Ducroc ouvre les yeux et regarde autour de lui. (Et si on m'avait vu ? Et si mes voisins racontaient ce qu'ils ont vu ? Bah ! pas de problème. Tout le monde peut s'arrêter pour réfléchir sur le bord de la route. Et puis qu'ils aillent au diable, ces hosties de crétins. Que peuvent-ils contre moi ? Rien. Je les emmerde tous ces petits bourgeois tout repus d'eux-mêmes. Qu'ils aillent tous chier !)

L'auto redémarre et suit lentement sa route. (Tu longes l'avenue des Tulipes, tu tournes à gauche à l'avenue des Pins (que c'est con tous ces noms de fleurs et d'arbres) puis finalement tu tournes à droite à l'avenue des Chênes. J'habite le 67.)

Ducroc descend et claque les portières. (Encore cette Claudine à qui il faudra parler.) Il monte les marches. (Au fait qu'elle heure est-il ? Huit heures ! Bon Dieu de bon Dieu !) Il s'apprête à glisser la clé dans la serrure...

... Mais la porte s'ouvre d'elle-même... sur deux yeux de braise !

Paris/novembre-décembre 1974

ANDRÉ VANASSE